

« détachement de cavalerie occuper le pont de Lobstadt  
« sur la Pleisse.

« Pour entretenir la communication avec le général  
« Knörning à Kolditz, le général Klenau enverra de Borna  
« un détachement occuper Lausigk » (1).

En pareil cas, on le voit, les cours d'eau sont loin d'être des auxiliaires pour la marche des colonnes ; les reconnaissances doivent porter une attention spéciale à tous les points de passage, ainsi qu'aux moyens de s'en assurer la possession.

Aujourd'hui, il semble qu'avec l'aide de la vapeur, la navigation fluviale devrait être, pour les armées, d'un plus grand secours encore qu'autrefois. Il est cependant douteux qu'il en soit ainsi.

D'abord il est rare que les fleuves d'Europe aient une direction parallèle aux lignes d'opérations probables. Il en serait ainsi par exemple pour la France, l'Allemagne et la Russie, dans des opérations qui se développeraient de l'est à l'ouest et réciproquement.

Ensuite les fleuves ne portent de bateaux à vapeur d'un fort tonnage que dans les parties moyennes ou inférieures de leurs cours. Là encore, leur emploi est restreint ; et, pour seconder le mouvement des masses actuelles, il faut au contraire de puissants moyens de transport.

Les guerres modernes démontrent la vérité de cette observation. En 1866, 1870 et 1878, une fois les opérations commencées, on ne vit guère les armées utiliser les communications fluviales. Et cependant l'Elbe avait été signalée, il y a plus d'un siècle, par Frédéric II, comme une ligne de communication principale pour une armée prussienne opérant en Bohême.

Ce ne fut guère qu'au début des dernières campagnes, et dans les parties de leur cours où leur lit s'élargit, que

(1) Général Pierron.

le Rhin et le Danube furent employés par les Allemands et les Russes pour le ravitaillement de leurs armées.

En 1870, pendant la concentration des troupes, l'état-major de la deuxième armée prussienne organisa une flottille de dix vapeurs et de nombreuses barques, tirées à la remorque, qui devaient servir de magasins mobiles sur la partie du Rhin comprise entre Worms et Mayence-Bingen. Les approvisionnements qu'elle portait provenaient d'achats faits en Hollande, sur le Bas-Rhin et dans les contrées où s'effectuait la concentration.

Mais, quand les armées prussiennes pénétrèrent sur notre territoire, les chargements de ces bateaux furent versés dans les magasins de Bingen et de Worms (1).

En résumé, ce sont toujours les transports par mer qui, pour les déplacements d'effectifs, sont le plus en mesure de seconder activement les armées. Mais il faut pour cela des conditions spéciales qui n'appartiennent plus à l'étude d'un théâtre d'opérations. Et malgré les exemples donnés par la France avant la guerre de Crimée, par les États-Unis pendant la guerre de la Sécession, et par la Turquie en 1878, ce mode de transport restera longtemps encore, pour les grandes masses modernes, une exception.

## II. — Obstacles naturels.

### 1° Cours d'eau.

Les obstacles naturels qui intéressent le plus les opérations, sont les *cours d'eau* et les *chaînes de montagne*.

La direction des cours d'eau précise leur influence.

Parallèles à la marche des armées, ils sont pour elles, comme on l'a vu plus haut, un moyen de communication et de transport.

Mais leur rôle militaire ne saurait se borner là, et mal-

(1) Von der Goltz.

heureusement la guerre de 1870 nous a montré que ce rôle était en général peu connu. Il y a donc utilité pour nous à approfondir ce sujet.

Certains cours d'eau sont, pour le pays qu'ils arrosent, des lignes d'invasion naturelle ; tels sont : le Danube, pour l'Autriche ; le Pô, pour l'Italie ; l'Elbe, pour la Prusse ; l'Oise, la Marne et la Seine, pour la France.

Dans ce cas, ils deviennent généralement, pour l'offensive, le point d'*appui d'une aile*. Le Danube, en 1805 et 1809, a été utilisé ainsi.

Mais c'est surtout comme base de manœuvres que les cours d'eau ont, sur les opérations, une action déterminante.

En 1809, l'archiduc Charles, battu à Eckmühl, passe le Danube à Ratisbonne, fait une démonstration pour le franchir de nouveau vers Krems, et, se couvrant de ce puissant obstacle, revient prendre position en face de Vienne.

En 1813, Napoléon transforma Dresde en une double tête de pont, et, profitant de cet avantage ainsi que de la position centrale qu'il lui offrait, il vint assaillir successivement chacun de ses ennemis.

En 1870, la Moselle, à Metz, aurait pu jouer un rôle analogue à celui de l'Elbe à Dresde.

Lorsqu'un cours d'eau est perpendiculaire à la marche d'une armée, il devient un obstacle pour l'assaillant et un aide pour le défenseur.

C'est son rôle défensif qui caractérise alors son importance. Un cours d'eau large, profond, aux flots rapides, défendu par des places fortes, constitue un de ces obstacles qui arrêtent les opérations offensives et permettent quelquefois à la défense de déployer dans son action une énergie redoutable.

C'est ainsi qu'en 1796, l'Adige, de Legnago à Rivoli, servit de ligne de défense pour couvrir l'Italie contre les attaques venant du Frioul.

En 1877, le Danube aurait dû servir de première ligne de défense aux Turcs ; mais leur apathie permit aux Russes de le franchir sans difficultés.

En 1870, la Moselle aurait pu servir de ligne de défense à l'armée française et couvrir le pays contre l'invasion des armées allemandes.

Il aurait fallu pour cela faire sauter tous les ponts en amont et en aval de la position de défense, ne garder sur le front que ceux qui étaient protégés par des fortifications, concentrer l'armée sur la rive gauche, et faire surveiller activement tous les points de passage par la cavalerie.

Le maréchal de Moltke admit un moment cette hypothèse, et supposa que nous défendrions la Moselle, de Metz à Thionville. Mais il n'en fut rien, et les têtes de colonne du X<sup>e</sup> corps prussien purent occuper les ponts de Pont-à-Mousson sans un coup de fusil.

L'importance des cours d'eau, comme lignes de défense, oblige les armées, dans leurs marches offensives, à faire saisir les ponts le plus tôt possible par leur cavalerie et à faire arriver leurs têtes de colonne simultanément sur leurs rives. Les rivières marquent ainsi une succession de fronts stratégiques et d'étapes.

Au point de vue tactique, la valeur défensive des cours d'eau perpendiculaires à la marche d'une armée est encore plus grande. Leurs passages sont toujours des défilés difficiles à franchir et faciles à défendre. En outre, leurs rives offrent le plus souvent des positions dominantes et des abris, dont la défense a maintes fois tiré parti, pour obtenir des succès contre l'assaillant. La bataille de Traktir, en Crimée, en est un exemple.

Les cours d'eau perpendiculaires à la marche d'une armée sont, dans certains cas, des obstacles presque insurmontables. Ainsi, le passage d'un fleuve, sous le feu d'un adversaire résolu à le défendre, est une des opérations les plus difficiles de la guerre. On n'y parvient guère

que par surprise, au moyen de démonstrations qui trompent l'ennemi sur le choix du véritable point de passage ; ou bien de vive force, à la suite de combats toujours meurtriers.

Les passages de cours d'eau par surprise ont presque toujours réussi par le même moyen : l'assaillant fait sur un point une fausse démonstration et va franchir le fleuve sur un autre.

En 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Jourdan, voulant exécuter un passage du Rhin par surprise, fit d'abord une fausse démonstration à Neuwied ; puis se porta à 25 lieues de là à Dusseldorf, où se trouvaient un rentrant favorable et une île. Là, sous la protection puissante de 80 bouches à feu, elle réussit à franchir avec succès ce large cours d'eau.

En 1859, l'armée française se trouvait concentrée sur la rive droite du Pô, aux environs d'Alexandrie, tandis que l'armée autrichienne comptait se servir du Tessin comme d'une première ligne de défense. (V. *planche II.*)

Il s'agissait, pour nos troupes, de tenter le passage de cette rivière par surprise.

Notre droite, sous les ordres du maréchal Baraguay-d'Hilliers, exécuta alors, le 27 mai, une reconnaissance vers Plaisance, par Voghera. Le général en chef autrichien, croyant que notre offensive allait se porter de ce côté, y concentra sa gauche et fit évacuer Verceil.

Cette ville fut alors occupée par les Piémontais. Puis le gros de nos forces, franchissant le Pô à Casale, se porta sur Novare et Buffalora.

Pour arriver à surprendre le passage du Tessin, on dirigea, le 2 juin, le général Espinasse avec sa division sur la route de Novare à Milan, par Trécate. Il arriva au pont de San-Martino, devant Buffalora, et fit mine de vouloir franchir la rivière. Les Autrichiens chargés de la défense du pont le firent sauter et se retirèrent.

Pendant ce temps, la division Camou, des voltigeurs de

la garde, s'était portée en amont sur Turbigio. Des éclaireurs, jetés sur la rive gauche, fouillèrent d'abord le pays ; puis, sous leur protection, les pontonniers jetèrent trois ponts, qui permirent à une brigade d'aller pendant la nuit occuper le terrain en avant.

Le lendemain, 3 juin, le deuxième corps (Mac-Mahon) put ainsi franchir le Tessin sans difficulté et se diriger sur Buffalora.

Grâce à ce mouvement, l'armée entière passa le Tessin à son tour en face de ce dernier point, le 4 juin.

Le passage de la Moselle par la deuxième armée prussienne, en 1870, peut encore être regardé comme un passage par surprise, dont les détails n'ont peut-être pas été suffisamment remarqués.

Le 12 août 1870, le grand quartier général prussien, nous voyant en position sur la Nied française, crut que nous voulions engager sur ce point une action décisive et ne songea pas encore à s'assurer les passages de la Moselle, quoiqu'elle fût à 20 kilomètres à peine.

Mais, dans l'après-midi du même jour, les escadrons d'éclaireurs de la cavalerie allemande firent connaître que le pays était libre jusqu'à cette rivière. En même temps, la première armée annonça que nos corps abandonnaient la Nied. De Moltke en conclut que nous voulions nous retirer au delà de la Moselle.

Il prescrivit alors à sa cavalerie de franchir ce cours d'eau ; à la deuxième armée, de s'emparer au plus tôt des ponts de Pont-à-Mousson, Dieulouard, Marbache ; et à la première de nous maintenir au nord de Metz.

Ce mouvement de la première armée constituait une véritable démonstration au nord du camp retranché, pendant laquelle les masses ennemies allaient saisir les passages au sud et franchir la Moselle sans difficultés. Ce qui eut lieu en effet.

Cette opération fut favorisée par notre incurie. L'éventualité de la défense de la Moselle n'ayant pas été prévue

à l'avance, personne n'y songea au moment décisif et aucun pont ne fut détruit.

Si l'étude topographique de la frontière avait été faite avant la guerre en prévision de la défensive, on aurait sans doute admis, comme les Prussiens, que la ligne de la Moselle, qui s'étend sur 26 kilomètres, de Metz à Thionville, avec ces deux places pour points d'appui, était d'une bonne défense. On aurait alors fait sauter les ponts de Lunéville à Metz.

Cette ligne était cependant exposée à un mouvement tournant probable par le sud; aussi la partie du cours de la Moselle comprise entre Metz et Dieulouard, avec l'Ache pour couvrir le flanc droit, aurait peut-être paru préférable.

Dans ce cas, il y aurait eu à prévoir, à l'avance, les moyens de surveillance et les obstacles qu'il y avait lieu d'organiser, d'une part entre Metz et Thionville, de l'autre entre Metz et Dieulouard.

L'exemple moderne le plus instructif d'un passage de fleuve par surprise, est celui du Danube par les Russes, en 1877. (V. *planche III.*)

A la fin du mois de juin, la concentration de leur armée était terminée. Le moment de la faire passer sur la rive droite était arrivé. L'opération était difficile. L'armée turque défendait la ligne du fleuve et semblait exercer sur tous les points une surveillance active. En outre, la hauteur des eaux, la force du courant et la largeur du cours d'eau ajoutaient aux dangers de l'entreprise.

L'état-major russe fit exécuter deux fausses démonstrations. La première eut lieu à Braïla, en face de la Dobrutscha, le 22 juin. Il y avait là, du reste, plus qu'une manœuvre offensive. Un des grands intérêts politiques de la Russie était de s'assurer la possession des bouches du Danube, en s'emparant d'une province qu'elle revendiquait comme faisant partie du territoire slave, la Dobrutscha.

Depuis plusieurs jours déjà, un pont avait été jeté devant Braïla et la flottille réunie au confluent du Sereth. Les Turcs ne mirent aucun obstacle à l'opération; ils avaient, du reste, peu de monde de ce côté.

Dans la nuit du 21 au 22, dix compagnies d'infanterie furent jetées en bateau sur la rive droite et firent reculer les détachements ennemis. Des renforts russes suivirent sans retard. Le passage était effectué: bientôt la Dobrutscha tout entière tomba aux mains des Russes.

La seconde démonstration eut lieu à Flamunda, au-dessous de Nicopolis. On y rassembla ostensiblement le gros des masses russes, les équipages de pont, les états-majors et les principaux impedimenta. En même temps, on dirigea sur Simnitza un corps d'armée et quelques bateaux. Ces apprêts semblaient indiquer une fausse démonstration à Simnitza et une tentative de passage effective à Flamunda.

Tandis que ces mouvements s'effectuaient, l'artillerie russe ouvrait, les 24 et 25 juin, contre les défenses des Nicopolis et de Routschouk, un feu violent qui devait faire croire à une prochaine tentative de passage près de ces deux places.

Au même moment, le général en chef poussait lui-même une reconnaissance sur les abords de Simnitza et confiait son projet de passage au commandant du corps d'armée qui allait en être chargé.

Sur ce point, le Danube avait une largeur de 800 mètres; ses eaux étaient rapides et profondes; enfin, la rive turque dominait la rive opposée. Toutes les circonstances semblaient défavorables. Néanmoins, le 26 juin, dans l'après-midi, le commandant du corps d'armée en position à Simnitza fit rapprocher ses troupes et dans la même nuit, à 2 heures du matin, un premier convoi de pontons fut lancé sur le fleuve. Il portait un régiment d'infanterie, 60 cosaques et le général-major qui commandait l'opération. Après une traversée de trois quarts d'heure, exécutée

sans accident, ces troupes débarquèrent et reçurent à peine quelques coups de feu des petits postes ennemis placés sur la rive.

Mais ceux-ci, en se retirant, allèrent donner l'alarme. Les troupes turques de Sistowa et des environs se rassemblèrent à la hâte et ouvrirent aussitôt sur les pontons suivants un feu d'infanterie et d'artillerie des plus violents. Néanmoins, le passage continua; cinq pontons atteints par les obus furent coulés avec leurs passagers et le matériel qu'ils portaient. Deux pièces furent ainsi perdues.

Au troisième voyage, le général Dragomirow, commandant la division, franchit le fleuve et prit la direction du combat.

Il fit aussitôt attaquer Sistowa et les hauteurs qui s'élèvent au sud. La lutte fut opiniâtre et dura de 3 heures du matin à 2 heures de l'après-midi. Elle fut appuyée par des feux d'artillerie qui partaient des deux rives. Enfin, dans l'après-midi du 27, le tir des Turcs se ralentit et le combat cessa.

Le passage avait réussi. Il coûtait aux Russes 200 tués et 568 blessés, soit en tout 768 hommes hors de combat. Cette opération continua les jours suivants sans désespérer, et ne fut terminée que le 29 juin.

Dans cette circonstance, le passage par surprise s'était rapidement transformé en un passage de vive force. Mais, en fait, quand la lutte avait commencé, l'opération avait déjà réussi.

Les passages de vive force dont les guerres passées nous offrent des exemples semblent très contestables aujourd'hui. A l'avenir, en effet, la puissance et la justesse des feux modernes n'autorisent pas à admettre qu'un passage de rivière à découvert, sous les yeux d'un ennemi résolu et aguerri, puisse être tenté avant que la résistance et la cohésion de ses troupes n'aient été brisées.

Il résulte, on le voit, des considérations qui précèdent,

que l'influence des cours d'eau sur la marche des opérations d'une armée peut être considérable.

Dans certains cas, un cours d'eau peut offrir un excellent point d'appui pour couvrir le flanc d'une armée. Enfin, la possession d'un fleuve et de ses passages permet des manœuvres spéciales qui ont souvent amené les plus heureux résultats. D'ordinaire, elle favorise les mouvements tournants qui ont pour but de menacer la ligne de communication ennemie. Un passage de rivière qui conduit sur les derrières ou sur le flanc d'un adversaire a toujours des conséquences graves.

C'est le passage de la Moselle par les armées prussiennes en amont de Metz, en 1870, qui a amené les batailles du 16 et du 18 août, et forcé nos troupes à combattre, déjà séparées de leur base d'opérations. Le refoulement de nos forces dans le camp retranché de Metz, l'investissement et, plus tard, la chute de cette place, en furent les conséquences.

En principe, un théâtre d'opérations parsemé de larges cours d'eau offre à une armée des obstacles sérieux, et exige au préalable une reconnaissance minutieuse.

Les théories des Allemands ne font que confirmer les principes ci-dessus.

Pour eux, « les cours d'eau sont surtout des obstacles au mouvement des armées. Ils ne peuvent être franchis qu'à l'aide de moyens artificiels et toujours avec une perte de temps. »

« Le défenseur peut facilement détruire les ponts après les avoir utilisés. Si, pour une raison ou pour une autre, il ne veut pas le faire, il suffit du feu d'une troupe relativement faible pour empêcher l'assaillant de s'en servir. Celui-ci est alors forcé de chasser cette troupe, soit par les feux qu'il dirige de la rive opposée, soit en la faisant attaquer par des forces qui ont passé l'eau sur un autre point.

« Pour cela, il y a deux moyens : les ponts de campagne